

4. PIRAS, Antonio. – *Storia della letteratura patristica : dalle origini ad Agostino*. – Nuova ed. riv. e corr. – Cagliari : PFTS University Press, 2013. – (Claves ; 2)

Cet ouvrage constitue la seconde édition, corrigée et augmentée, du *Profilo storico della letteratura patristica* paru en 2008. Cette *Storia della letteratura patristica* n'entend pas d'abord faire œuvre d'originalité, mais se propose de fournir les repères principaux de l'histoire de littérature patristique, dans une perspective clairement didactique. Les limites chronologiques choisies – des Pères apostoliques à Augustin et à Fulgence de Ruspe, qui a contribué à la diffusion de la pensée augustinienne – correspondent au contenu des cours que ce manuel est destiné à accompagner ; elles écartent les problématiques liées au Haut Moyen-âge.

Les notices de chaque auteur, qui évitent les analyses trop spécialisées, suivent une présentation similaire : éléments biographiques et prosopographiques, production littéraire, apport théologique, style. De brefs extraits en traduction illustrent un aspect particulier de la pensée ou de la personnalité des auteurs, tout en donnant un accès direct aux textes. Les notes bibliographiques, situées à la fin du volume, indiquent les principales éditions et traduction italiennes, ainsi que les travaux utiles pour une première approche de l'auteur.

Les pages consacrées à Augustin (p. 325-349) se situent naturellement au terme de ce parcours chronologique. Des extraits des *Confessions* illustrent une substantielle biographie (p. 325-330) centrée sur les premières étapes de son évolution intellectuelle et spirituelle ; la seconde partie de sa vie, qui correspond à sa période de production littéraire, est évoquée à travers la présentation des différentes œuvres et de leurs thématiques : les dialogues et autres traités philosophiques qui suivirent sa conversion ; les *Confessions* et les traités antimanichéens ; la place de la charité dans l'anthropologie chrétienne (*De doctrina christiana*, *De civitate Dei*, *Tractatus ad Parthos*) ; la controverse antidonatiste ; la lutte contre les Pélagiens, en ses deux étapes ; le *De Trinitate* et les aspects dogmatiques ; le *De civitate Dei* ; l'activité pastorale, épistolaire et homilétique.

Ces quelques pages, aux prétentions modestes, remplissent parfaitement le programme qu'elles se fixaient et qui, concernant Augustin, frôle la gageure : offrir au lecteur une présentation synthétique et fiable qui permette de se repérer aisément dans la vie et l'œuvre foisonnante de cet auteur.

71. *L'exégèse patristique de l'épître aux Galates* ; textes édités par Isabelle Bochet et Michel Fédou. – Paris : Institut d'Etudes Augustiniennes, 2014. – (Collection des Etudes Augustiniennes. Série Antiquité ; 197)

Cet ouvrage fait suite à un séminaire mené conjointement par le Laboratoire d'études sur les monothéismes et le Département d'études patristiques du Centre Sèvres, à Paris, entre 2009 et 2013. L'importance du sujet traité, l'épître aux Galates, ne fait aucun doute : l'antiquité nous a légué de nombreux commentaires complets de cette lettre ; indépendamment de ceux-ci, les thèmes développés – l'incident d'Antioche, l'attitude de Paul à l'égard de la Loi, la doctrine de la justification, l'allégorie d'Agar et de Sara, la défense de la liberté chrétienne –, ont suscité de nombreux commentaires patristiques, parfois houleux. Un avant-propos d'Isabelle Bochet et de Michel Fédou (p. 7-11) présente les apports respectifs de chacune des communications.

BROC-SCHMEZER Catherine, « Il n'y a ni Juif, ni Grec ; ni esclave, ni homme libre, il n'y a pas l'homme et la femme ». Galates 3, 28 chez Jean Chrysostome : questions d'anthropologie », p. 13-32.

L'A. examine successivement chacun des couples de Ga 3, 28 chez Jean Chrysostome. Paradoxalement, le premier couple a presque disparu de son œuvre, alors qu'il justifiait l'insertion du verset dans l'argumentation paulienne : l'auteur des homélies *Contre les Juifs* ne commente que rarement la formule « il n'y a plus ni Juif, ni Grec ». En revanche, il trouve dans le second, qu'il exploite, abondamment un fondement à ses propos sur l'égalité entre les riches et les pauvres. Le troisième couple se prête à des développements sur l'égalité spirituelle entre les hommes et les femmes.

LE BOULLUEC Alain, « Les temps du régime de la loi et la justification par la foi selon Théodore de Mopsueste dans son *Commentaire sur l'Épître aux Galates* », p. 33-58.

Le *Commentaire sur l'Épître aux Galates* de Théodore de Mopsueste est conservé dans une traduction latine élaborée vraisemblablement en Afrique au VI^e siècle, ainsi que, par fragments, dans des chaînes exégétiques grecques. L'A. expose la thèse centrale du commentaire – la résurrection du Seigneur constitue les « prémices » de « la nouveauté de la vie à venir » –, puis certains thèmes majeurs : l'articulation de l'apprentissage par les œuvres et de la justification par la foi ; l'état « médian » de la vie présente ; l'utilité et les limites de la loi mosaïque ; la promesse faite à Abraham et son accomplissement dans le Christ ; la « loi de l'amour » qui demeure après la venue du Christ et jusqu'à son avènement.

BOULNOIS Marie-Odile, « De la symphonie trinitaire à la symphonie apostolique. La loi et l'évangile dans l'exégèse de l'Épître aux Galates chez Théodoret de Cyr », p. 59-82.

L'A. montre que le concept de « symphonie » (συμφωνία) constitue l'apport le plus original de Théodoret de Cyr au commentaire de l'Épître aux Galates. En dépit du caractère controversé de ce terme au IV^e dans le contexte de la crise arienne, Théodoret l'applique à la fois aux rapports entre le Père et le Fils et à ses implications morales dans la vie du chrétien, et aux liens entre Paul et les apôtres, à propos du rapport entre Loi et Évangile. En soutenant qu'il faut vivre non pas selon la loi, mais selon la foi, Paul se montre fidèle à la double « symphonie » trinitaire et apostolique.

DULAEY Martine, « Expliquer Paul dans la Rome de Damase : le commentaire de l'Ambrosiaster sur l'Épître aux Galates », p. 83-124.

L'A. montre que l'Ambrosiaster offre une lecture de l'épître aux Galates adaptée aux problèmes et aux nécessités de son époque. L'exégèse de ce commentaire est littérale, soucieuse d'expliquer les expressions pauliniennes les plus difficiles. L'Ambrosiaster dégage l'enjeu majeur de la controverse entre Paul et les judéo-chrétiens, à savoir le lieu d'où provient le Salut, la Loi ou la foi. Il attaque ponctuellement les opinions hétérodoxes des Manichéens, des Juifs ainsi que de chrétiens dissidents ou hérétiques, les symmachiens, Helvidius ou Photin. Enfin, dans le contexte troublé de Rome à l'époque de la rédaction du commentaire, la célébration de la paix qui doit régner dans l'Église prend un relief particulier : la visite de Paul aux apôtres est présentée comme une manifestation de leur concorde (*concordiam societatis*) ; la formule pourrait être inspirée des propos de Damase au synode romain de 382.

SAVON Hervé, « Note sur Ambroise, Origène et l'Épître aux Galates », p. 125-132.

L'A. s'intéresse à quatre lettres d'Ambroise concernant le passage de la servitude sous la Loi à la liberté dans le Christ, un point qui a donné lieu à un débat important dans l'exégèse de l'épître. L'exégèse ambrosienne est résolument opposée à celle de Jérôme, qui reflétait celle d'Origène. Il met l'accent sur la nouveauté du régime instauré par le Christ et sur l'opposition radicale entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance, contrairement aux deux autres auteurs qui insistaient sur la relation intime entre les deux Alliances.

FÉDOU Michel, « Jérôme lecteur de l'épître aux Galates : l'héritage d'Origène », p. 133-154.

Jérôme, contrairement à Ambroise, dépend principalement d'Origène qu'il cite parfois explicitement. L'A. aborde le commentaire hiéronymien sous cet angle : la « dissimulation » que Jérôme lit dans l'incident d'Antioche serait héritée du *Contre Celse* dans lequel Origène cherche à éviter des critiques païennes fondées sur cet épisode ; l'allégorie de Sara et d'Agar est une illustration de la véritable exégèse qui cherche à discerner le sens spirituel des textes bibliques ; la compréhension hiéronymienne de la nature humaine, du libre-arbitre et de la pratique des vertus provient elle aussi de l'Alexandrin. Le conflit d'interprétation qui existait au IV^e siècle autour de l'interprétation de l'épître aux Galates se voit confirmé par cette contribution.

BOCHET Isabelle, « *Fides quae per dilectionem operatur* : l'originalité de l'exégèse augustinienne de Ga 5, 6 », p. 155-180.

L'A. développe un aspect de l'Épître majeur dans la pensée augustinienne, mais qui n'avait guère retenu l'attention des autres Pères : la question de la foi et des œuvres, exprimée par Ga 5, 6b. Cette contribution synthétise avec clarté la continuité et les inflexions qui ont marqué l'interprétation augustinienne de ce verset. L'exégèse d'Augustin subit en effet un retournement complet vers 412. Avant cette date, il présente Ga 5, 6b comme une définition de la foi du chrétien qui s'exprime activement par l'amour ; l'influence d'Ambroise sur ce point est très probable. À partir du *De spiritu et littera*, tout en maintenant cette première interprétation, il associe Ga 5, 6b à Rm 5, 5 (*quia caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis*), pour souligner que la foi n'agit que parce qu'elle est elle-même mise en œuvre par l'amour, car elle est un don de la grâce. Luther, dans son *Commentaire sur l'épître aux Galates*, a fortement réagi à cette primauté à la charité sur la foi.

HOMBERT Pierre-Marie, « 'Le Christ s'est fait pour nous malédiction'. L'exégèse patristique de Galates 3, 13 », p. 181-248.

L'A. synthétise les réponses apportées par l'exégèse patristique à la redoutable question posée par Ga 3, 13 : la malédiction subie par le Christ fut-elle celle de Dieu, de la loi ou des hommes ? Quelques œuvres antipélagiennes développent le sens originel du texte : pour Paul, la malédiction est celle de la loi. Les marcionites et les manichéens y voient une malédiction du Christ par Dieu, mais cette interprétation substitutive et punitive de Ga 3, 13 n'est pas, à de rares exceptions près, celle de l'Église ancienne. L'interprétation augustinienne (p. 213-214 ; p. 241-245) peut être qualifiée d'ontologique : le Christ, dans son Incarnation, a assumé la malédiction qui pèse sur l'humanité entière du fait du péché originel, et qui n'est autre que la mort. Cette malédiction n'est donc nullement la punition morale d'un péché ; elle fait de celle subie par le Christ (la mort en croix), le lieu de l'assimilation totale à la condition humaine actuelle, pour la subvertir de l'intérieur, puisque la mort y débouche sur la vie. Généralement, les Pères proposent une interprétation positive de Ga 3, 13 : selon eux, le Christ n'est jamais maudit en raison de péchés personnels ; surtout, la malédiction est l'envers de la bénédiction qu'il offre, dans un *admirabile commercium*.

Ces contributions, d'une grande qualité scientifique, viennent par leur variété de leurs sujets et la diversité de leurs approches, compléter fort heureusement un manque notable dans les études exégétiques sur les épîtres pauliniennes.

74. Lévitique 17, 10-12 : le sang et la vie ; sous la dir. de Matthieu Arnold, Gilbert Dahan et Annie Noblesse-Rocher. – Paris : Ed. du Cerf, 2014. – (Lectio divina) (Etudes d'histoire de l'exégèse ; 7)

Ce volume rassemble les résultats des travaux menés sur la péricope Lv 17, 10-12, lors des septièmes « Journées d'exégèse biblique », organisées deux fois par an par le Laboratoire d'études

des monothéismes/Institut d'études augustinienes (CNRS-EPHE Sciences religieuses-Paris IV) et le Groupe de recherches sur les non-conformistes religieux des XVI^e et XVII^e siècles et l'histoire des protestantismes (GRENEP, Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg). Les cinq contributions couvrent les deux sphères culturelles juive et chrétienne, et l'intégralité de l'histoire de l'exégèse de ce verset, de la période patristique aux questionnements contemporains : elles éclairent avec clarté ce « court texte aux enjeux théologiques majeurs » (p. 15) – que l'on pense à ses interférences avec Mt 26, 27-28, « Buvez-en... car ceci est mon sang », ou avec Jn 6, 53, « Si vous ne buvez pas le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous-même ». Un avant-propos d'Annie Noblesse-Rocher (p. 7-12) précise la démarche qui a conduit au choix de la péricope et résume l'histoire de l'exégèse de ce verset.

MARX Alfred, « Lévitique 17, 10-12 : un court texte aux enjeux théologiques majeurs », p. 15-31

L'A., qui a publié en 2011 un commentaire de *Lévitique 17-27*, situe la péricope concernée au sein de la structure générale du livre pour en préciser le sens littéral. Alors que l'exégèse chrétienne a surtout lu dans ces versets une préfiguration du sacrifice du Christ compris comme une expiation, sa position dans le récit total invite à reconsidérer cette interprétation. L'image de Dieu qui se dégage du verset ainsi entendu – un Dieu soucieux de la pérennité de son peuple – est diamétralement opposée à celle que mettaient en valeur ceux qui voulaient y lire une annonce de la passion.

DULAHEY Martine, « Lévitique 17, 10-12 : chez les auteurs chrétiens des premiers siècles », p. 33-76

L'A. synthétise avec précision les grands axes d'interprétation qui se dégagent du dossier patristique, assez maigre, sur Lv 17, 10-12.

L'interdit du sang, imposé par Lv 17, 10 et relayé par Ac 15, 28-29 (cf. 15, 20-21 et 31, 25), a vraisemblablement été observé par les premières communautés chrétiennes, au moins jusqu'à la fin du II^e siècle, et peut-être plus tard. Une interprétation figurée de ce précepte, fondée sur des motifs médicaux ou moraux, a cependant côtoyé l'interprétation littérale. Cette pratique a été finalement été abandonnée : pour Augustin, le précepte valait *pro tempore*, justifié par la volonté apostolique de souder l'unité de l'Église en imposant les mêmes règles alimentaires aux chrétiens venus du judaïsme et du paganisme. À aucun moment, cependant, les Pères n'invoquent Lv 17, 11 (« Le sang, c'est l'âme ») pour justifier le respect de l'interdit.

La question de l'âme, évoquée par Lv 17, 11, a reçu des réponses diverses. Au sens littéral, favorisé par une philosophie stoïcienne, le sang est l'âme de l'animal – Augustin n'en est pas convaincu, notamment parce qu'il reconnaît aux animaux l'une des facultés de l'âme immatérielle de l'homme, la mémoire –, ou l'âme de l'homme – mais cette conception est difficilement compatible avec l'idée d'une âme incorporelle et immortelle, telle que la véhicule le néoplatonisme. Une interprétation symbolique du verset s'est donc imposée : le souffle de l'âme se mêle au sang, mais ne se réduit pas à ce dernier. Bien plus, le sang est une image de l'âme : la figure à l'œuvre en Lv 17, 11 est fréquente dans l'Écriture ; la métaphore qui relie l'âme au sang n'en est pas moins justifiée par la nature de ce dernier.

La dernière partie du verset 11, qui évoque les sacrifices, n'est pas la plus citée. À partir d'Origène, son interprétation est devenue classique : les sacrifices de l'Ancienne Alliance étaient des figures du sacrifice du Christ. Le lien avec l'eucharistie n'en demeure pas moins problématique : comment accorder Lv 17, 11 à Jn 6, 54 ? Augustin a posé la question (*qu. Hept.* 3, 57, 4) ; il reviendra au Moyen-âge d'y répondre.

NAIWELD Ron, « Se distinguer par le sang : Lévitique 17, 10-12 dans les sources rabbiniques classiques », p. 77-104

L'A. montre par quels procédés herméneutiques et juridiques les rabbins de l'époque tannaïtique (II^e et III^e siècle) sont parvenus à limiter la portée de l'interdit du sang. Il propose deux explications à ce phénomène : une réaction réaliste à l'exigence absolue exprimée dans les sources sacerdotales (le livre des *Jubilés* et le *Rouleau du Temple*), et la volonté de se démarquer de l'interprétation chrétienne, en particulier de celle de l'*Épître aux Hébreux* 9.

NOBLESSE-ROCHER Annie, « Violence et rédemption : Lévitique 17, 10-12 dans quelques commentaires médiévaux », p. 105-121

Peu d'auteurs médiévaux ont tenté d'élucider Lv 17, 10-12, alors même que le sang devenait, au Moyen-âge, objet de réflexion théologique ; leurs commentaires répondent à la *quaestio* augustinienne sur la manière de concilier l'interdiction du Lévitique et Jn 6, 54. Les interprétations sont volontiers tropologiques, qui voient dans le refus du sang une injonction à éviter l'homicide, la spoliation des biens des pauvres ou la concupiscence.

GABRIEL Frédéric, « Loi, culte et typologie : du sacrifice à l'institution dans l'exégèse chrétienne de Lv 17, 10-12 (XVI^e-XVII^e siècle) », p. 123-162

L'exégèse moderne a « déplié » (p. 124) ce bref texte juridique qui, au XVI^e siècle, joua un rôle majeur au sein des sources encyclopédiques sur les institutions hébraïques. Les historiens modernes ont résolu le paradoxe qui oppose ce commandement à l'eucharistie en proposant du verset une interprétation ecclésiale.

Ces cinq contributions de haute teneur scientifique retracent de manière synthétique l'histoire complexe de l'exégèse de ces versets difficiles.

105. TANTARDINI, Giacomo. – *Il tempo della Chiesa secondo Agostino : seguire e rimanere in attesa. La felicità in speranza : lezioni tenute nei Convegni sull'attualità di sant'Agostino all'Università degli Studi di Padova, anni accademici 2005-2006, 2006-2007, 2007-2008. - Roma : Città Nuova, 2010. – (Nuova Biblioteca Agostiniana) (Studi agostiniani ; 17)*

Ce volume, qui fait suite à *Il cuore e la grazia in sant'Agostino. Distinzione e corrispondenza* (Rome, Città Nuova, 2007), rassemble la transcription de douze conférences données entre 2005 et 2008 par Giacomo Tantardini à l'université de Padoue à l'occasion de rencontres sur l'actualité d'Augustin ; il est préfacé par Jorge Mario Bergoglio, alors cardinal de Buenos Aires. L'ouvrage ne se veut pas d'abord production scientifique – quoique les argumentations soient étayées de références à des travaux récents ; il vise l'édification d'un lecteur chrétien. Il porte fortement la marque du mouvement ecclésial – Communion et Libération – duquel l'A. est membre. Celui-ci fait en effet volontiers dialoguer Augustin avec le magistère de l'Église et avec certaines personnalités chères au mouvement (J. Ratzinger, les philosophes Gilson et Maritain, les poètes Dante et Péguy, les figures spirituelles de Thérèse de Lisieux et de Don Giussani, le fondateur).

La perspective dans laquelle il aborde Augustin et la méthode employée n'en permettent pas moins d'apporter à ses auditeurs un regard valable et actuel sur Augustin. Les douze conférences sont construites de manière similaire : trois ou quatre textes augustinien sont cités en latin, avant d'être traduits et commentés, de manière à faire ressortir avec transparence le « cœur » d'Augustin, son « humanité » (p. 16). Dans ses analyses, l'A. se fonde explicitement sur G. Madec et N. Cipriani.

Un point de vue commun unit les différentes productions : l'actualité augustinienne y est évoquée sous l'angle de la temporalité. Le « temps de l'Église », qui court depuis l'Ascension, est tout autant celui d'Augustin que le nôtre (p. 123) ; de ce point de vue, les textes augustinien conservent toute leur pertinence. Augustin a choisi la foi chrétienne parce qu'elle lui apportait à la

fois le bonheur – le Christ Patrie – et la Voie pour l'atteindre – le Christ (p. 16-30) ; l'influence de G. Madec est ici patente. Cette félicité n'existe encore qu'en espérance (p. 30-35 ; 139-146 ; 333-336), à condition d'ordonner convenablement bonheur terrestre et vie éternelle (p. 325-331 ; 337-343). Cependant, le cœur de l'homme ne peut préférer Dieu au créé, à moins d'être attiré par lui (p. 39-66 ; 161 ; 216-218 ; 354-376). L'A. synthétise cette affirmation par l'interprétation augustinienne de la figure de Zachée regardé par le Christ (s. 174, p. 281). Les créatures ne sont pourtant pas mauvaises en soi ; l'A. reprend ici les analyses anthropologiques de N. Cipriani à propos de conception augustinienne de l'*humanitas* (p. 76-78) : dans celle-ci, inspirée surtout de Varron et de Cicéron, la place du corps est revalorisée par rapport à la philosophie platonicienne. Sa théologie du péché originel lui facilite une conception positive de la nature : le mal qui la ronge n'est pas naturel, mais conséquence du péché de l'homme (p. 76-93 ; 195). À l'intérieur de l'Église en marche, le bon grain et l'ivraie se mélangent (p. 195-221 sur le schisme donatiste). La charité, don de Dieu qui seul donne la valeur aux autres dons, est le trait caractéristique du chrétien (p. 229-255).

L'ouvrage fait pénétrer avec enthousiasme dans l'actualité de certains textes et de certains thèmes augustinien et montre leur validité au-delà des siècles, à condition toutefois d'accepter la perspective confessante adoptée par l'A.